Les affres
de la création

LES AFFRES DE LA CREATION

Couverture : William Blake [1757-1827]
« Ancient of Days » (God as an Architect), 1794
Gravure à l'eau forte et aquarelle
23 x 17 cm (9 x 7 po)
British Museum, Londres

© Copyright
tous droits réservés à MIKEL BENOIT
Toute reproduction interdite pour tous les pays

Editeur en chef : GUY BOULIANNE

Pour toute communication :
Mille Poètes LLC
1901 60th Place E., Suite L9516
Bradenton, Florida 34203
USA

http://www.mille-poetes.com
info@mille-poetes.com

Mikel Benoit

Les affres de la création

Guy Boulianne, éditeur

Préface

Dans son second recueil, qui est à la fois la continuité et l'achèvement du précédent, Mikel Benoit tente plusieurs entreprises ardues.
D'abord, il continue à fouiller ses rêves « éveillés » et ses sens qui sont presque en ébullition. Il crie de longues phrases et des quêtes éperdues qui sont comme un « chemin d'innocence perdue », peut-être le chemin de son enfance, ce qui se reflète à travers le conte poétique qui ouvre l'ouvrage.

Ensuite, il tente de trouver le lieu auquel nous prétendons souvent, nous les poètes, à savoir un endroit tranquille « situé quelque part entre le fleuve et la roche » et que recherchait le grand Rainer Maria Rilke.

Enfin, toujours aux prises avec les difficultés du quotidien, il s'énerve quand la vie l'énerve, il s'émeut quand elle l'émeut et il chante la tristesse dans quelques cris vibrants qui transcrivent en imagination les affres de la vie et leurs miroirs, c'est-à-dire la joie et l'espérance, hélas déçues, d'une humanité soudée par des liens de solidarité sociale.

L'auteur recherche en toute innocence l'amour dans l'eau des fontaines et les épines de la vie.
Les deux longs poèmes qui closent l'œuvre s'intitulent successivement « la guerre est en nous » et « paix à l'âme ». Ces deux écrits se veulent panthéistes.
Ils constituent un chant ultime en l'honneur de la nature pour retrouver Virgile et Du Bellay, ainsi qu'un jardin où il devrait faire bon vivre et qui est notre terre.

Conte poétique

L'ENFANT ET SON JARDIN

Dans un village, la nuit, un enfant parlait à l'étoile. Elle s'incrustait dans le ciel joyeux. Tandis qu'elle vibrait, des planètes rouges roulaient d'un bout à l'autre de l'arc-en-ciel renversé qui riait à pleins poumons.
Des lueurs crépusculaires promenaient leurs doigts sur les champs.
Des soies au rose translucide décoraient tendrement collines et hameaux.
Au loin, la ville s'élevait, plus puissante que le bois coulant dans les rivières.
Le bleu de la lune passait sur les tombes à la façon d'un tas de ruines parcourues de couleurs nouvelles.
Tout parlait à l'oreille des clochers.
La forêt noire était envahie d'oiseaux angéliques battant de leurs ailes les feuilles en argent et les branches étaient transparentes et irradiantes.

L'enfant pensait à une école où d'autres enfants s'amassaient en désordre.
En dormant, il fit ce rêve : les murs de l'école se décomposaient et, de ses pas de danseuse, celle-ci s'éleva dans les airs où elle tournoya.
Au terme de sa danse, elle accourut vers le soleil qu'elle embrassa puis elle se reposa sur la lune.

Dans le sommeil de l'enfant, il y avait tout un monde sur la lune : « c'est seulement au jardin des lunes qui aiment rire que les enfants s'amusent », se disait-il.
Au jardin des lunes, les enfants ont autant de mères que d'étoiles et autant de pères que de soleils.

Toutefois, il vit la lune s'incliner en se trémoussant et faire tomber à nouveau les enfants sur la terre.
Le vent devenait tempête. La lune se retrouvait seule dans la nuit, pendant que le soleil, à ses cotés, s'étonnait et se questionnait sur la disparition des petits bambins.
Mais les enfants éperdus ne tardèrent pas à trouver le moyen de remonter au jardin.

Au jardin, les enfants dormaient dans les cheveux du jour en reposant leur tête dans le foin que des paysans avaient déposé dans la nuit.
Sentant ces enfants, de nouvelles étoiles se formaient, des arbres poussaient sur les planètes et des rivières coulaient de part et d'autre de l'univers.
L'espace semblait s'animer d'une activité silencieuse dont les bruits se muaient en échos chantant qui finissaient par s'enlacer dans leurs résonances riches et variées.
Sur des toiles immenses au bout desquelles des ballons d'eau pendaient, les enfants glissaient en riant.
Des oranges sautaient de leurs branches et buvaient l'eau qui coulait en mille petits canaux rejoignant un centre d'édredons géants.

A coté, un citron éclatait. Ses écorces se faisaient fusées et décollaient vers les rivières.
Les multiples routes spatiales qui apparaissaient jaunissantes après s'être mouillées dans les étoiles s'élevaient pour se combattre, mais elles se regardaient et riaient. Point d'espoir pour elles, il fallait se résoudre à la paix des routes. L'espace sortit donc son drapeau blanc et les routes se serrèrent la main. Elles devaient enlacer tendrement les enfants et vivre à leur rythme. C'était le « grand ordre spatial » qui en avait décidé ainsi en dressant le drapeau d'honneur qui leur était réservé.

Au réveil des enfants, une torche s'alluma comme pour annoncer une action merveilleuse.
Les enfants devaient s'envoler vers les mains travailleuses, c'est-à-dire quitter un instant le jardin paisible de la nuit.
Ils devaient construire des ponts par-dessus les moissons et couler du fer forgé sur les chevaux lunaires qui couraient jusqu'à la source du soleil.

La liberté, ainsi qu'un trait infini, se confondait avec la ligne de l'horizon.
Les enfants s'en éprirent, la saisissant et la chérissant. Ils se couchaient sur les chemins qui allaient vite et se détruisaient, faisant jaillir des pierres qui tombaient en cascade sur les bas-côtés.
Des poutres et des gravats s'amoncelaient interminablement, formant des collines que transperçaient des épées. Un sang vert s'en échappa et coula à une vive allure sur les pentes.
L'édifice tombait alors sur les étoiles, sur celles-ci et sur celles-là, glissant dans les étages des yeux de la nuit.

Une couleur pourpre envahissait les lagunes jusqu'à tâcher, par ses éclaboussures, les roches épaisses et hautes des falaises marines.
Ainsi, on comprenait que le travail n'était pas chose facile. Il était bien trop lent et poussif pour des enfants rapides mais ignorants de beaucoup des vérités de la vie qui leur restait à connaître.

Un enfant en prit deux autres par la main. Ils se précipitaient dans des allées sombres tachetées d'écailles lunaires et étoileuses. Ils progressaient en serpentant sur les rives.
Ils prenaient ensemble les sentiers côtiers de la lune, passaient par les marécages et traversaient les baies. Ils enlevaient les racines des arbres et soulevaient les catacombes.
Dans un ravin béant, ils voyaient une sentinelle qui éternuait des écorces d'orange de manière lente et régulière.
Dans le bric-à-brac du cratère où elle circulait, des pierres s'entrechoquaient, laissant se découvrir des milliers d'objets volants déchirés par des lumières vibrantes. Des objets scintillants qui se précipitaient dans le bleu des auréoles astrales et se pâmaient de rire dans le bleu de la lune.
Un des objets tomba en poudre blanche sur les pieds des enfants. Tout cela n'était qu'un rêve de gosse car chez eux, tout tourne très vite, aussi vite qu'un boulet de canon dans sa course et que rien ne peut arrêter.

Puis les enfants plongèrent dans des haricots fins qui découpaient les champs d'une éclipse solaire. Ils y voyaient une femme dont les tâches sur les joues rosissaient et qui leur disait : « les sentiers de la lune sont comme un toboggan. Vous y êtes descendus vite sans vous casser un os. Après, vous êtes tombés dans l'univers et les étoiles se sont secouées en frétillant. Derrière les luisances et les objets venus d'ailleurs, vous avez trouvé les tourbillons lumineux qui vous ont portés dans les contes de fées.

Et c'est ainsi qu'en parcourant les reflets inondés de la vie foisonnante, vous vous êtes retrouvés dans cet haricot fin où une femme se languit d'amour et s'occupe en mangeant des petits pois savoureux. »

Mais tout d'un coup, le haricot se secoua et vibra comme un marteau-piqueur. Il rivalisait avec la lune par son mouvement incroyable, par sa couleur végétale et les cliquetis de son intérieur qui s'ouvrait progressivement.

Alors, les enfants tombaient dans d'autres haricots car les champs de la nuit se démultipliaient. Les arbres s'évanouissaient dans le sol fragmenté des cultures et finirent par devenir aussi fins qu'une ligne invisible.

La lune se réveilla et claqua ses pointes sur les champs. Les haricots prirent la place de la lune et se disposèrent par centaines dans le ciel. La nuit put ainsi clignoter ses paupières vertes sur lesquelles les enfants voulurent tous s'endormir. Et c'est ce qu'ils firent.

SOMMEILS ET REVEILS ETERNELS

Lorsqu'ils sommeillaient, le jardin du ciel gardait sa couleur. Les astres étaient toujours verts comme des haricots et la nuit était jaune et chaude. Sur le lac fleuri, ils étendaient leurs bras et reposaient leurs jambes.

Mais l'univers trouva que tous ces enfants dans le ciel étaient un poids trop lourd à supporter. Certains éléments succombèrent : l'eau des mers craqua et propulsa du même coup ses rivages au fond d'une forêt.
Les fées du bois devinrent blanches de l'écume et du sable.
Elles durent même secouer à plusieurs reprises leur tête et leurs cheveux.
Tout vola en grains épars jusqu'au bord d'un lac.

Sur ce lac, des vagues se plissaient en se tamponnant les unes contre les autres. Elles s'immobilisèrent soudain face à un rivage qui, intimidé, s'inonda d'une couleur rouge cramoisi virant parfois au violet.
« Que fais-tu mon beau rivage ? » questionnèrent les vagues fixées dans les airs.
« Je me contemple dans le reflet de votre eau », répondit le rivage.
« Viens avec nous danser autour des enfants qui dorment » reprirent les vagues en s'agitant.
Le rivage, en signe d'acquiescement, se souleva en faisant trembler sa base sablonneuse. Il ouvrit ses bras et serra franchement la vague qui lui avait parlé si amoureusement.
Tout chavira dans un déluge de sentiments et le rivage s'écrasa sur la vague qui disparut dans l'écume.
Le lac agité bouillonnait comme de la lave en fusion et se déversa dans d'autres eaux (animées) bordées par d'autres rivages (excités).
L'univers s'emplissait bientôt de cris de jouissances où l'on entendait l'eau et le sable qui, en se rencontrant, fouettaient les plafonds de la nuit, se tapaient le ventre et finissaient par s'émietter en gouttes et en grains.

Mais il était temps pour les enfants de se réveiller. En ouvrant les yeux, ils virent les gouttes d'eau du lac et les grains de sable du rivage tomber sur les étoiles du jardin paisible.
Un peu comme la neige tombe dans les saisons.
Tous les bruits du monde s'étaient tus, car la règle était : « quand les enfants ouvrent les yeux et tendent les oreilles, les combats cessent et les éléments s'apaisent. »
Le décor imitait une pause tendresse et dessinait le paysage des joyeux hivers enneigés de l'enfance.
Des grains de sable se transformaient en flocons neigeux innombrables. Les enfants prirent des moufles puis se lancèrent des boules de neige. Ils marchèrent jusqu'aux étoiles qui gelaient peu à peu. Sur ces étoiles, ils plantèrent des arbres d'où les feuilles tombèrent incontinent, blanches comme la neige. Dans l'espace tout entier, il en flottait des milliards. Un enfant en attrapa une mais elle ne tarda pas à lui filer entre les mains. Les feuilles glissaient précipitamment sur les étoiles et tournaient de plus en plus vite.
Les enfants s'amusaient à les attraper dans la gaieté et la jubilation rappelant nos galipettes passées et nos roulades oubliées.

Puis les enfants, voyant la mer tout autour du jardin, allèrent se baigner dans les algues sous-marines qui souriaient à coté des sirènes.
Les lumières les emportèrent jusqu'aux coraux aux lumières bariolées où des poissons exotiques exhibaient sans retenue leurs magnifiques couleurs.
Subitement, un cercle de feu transperça l'eau et les enfants furent disséminés aux quatre eaux.
Alors que l'un d'eux restait accroché aux piquants des coraux, les autres perdaient leurs membres dans l'horizon du fond des mers. Des bras volaient qui devinrent des hippocampes, des têtes roulaient aspirées par des cratères marins, des torses se mêlaient à des algues fines et élancées. Des jambes couraient même dans les gueules des prédateurs. Mais tout cela n'était qu'un jeu. Et qui plus est, un jeu d'enfants.

Dans le jardin où la mer épousait le ciel, la nature célébra les fiançailles puis, épuisée par les jeux des enfants, elle décida d'aller se reposer.
Alors les étoiles tombaient en se désagrégeant, faisant se déconstruire tout ce qui avait été bâti en leur sein. Les citadelles lunaires éclataient en traînées de poudre qui rejoignaient les voies lactées. Les cathédrales de

poussières d'or s'affaissaient dans les courants éclairés de l'électricité spatiale. Des symphonies de toiles dispatchées en couleurs ludiques se déversaient, innombrables, sur la terre.
Les caresses des mères pour leurs enfants succédaient bientôt aux gestes sourds et aux agitations de la journée. Les inventions humaines, le temps d'une nuit, allaient disparaître au profit des éléments naturels.
Le rêve était proche. Tout rejoignait la demeure tranquille de l'éveil bienfaisant et du songe apaisé. La sueur des enfants fut ainsi rafraîchie par une pluie chaude et crémeuse.
En effet, c'est un peu de cette manière que la nature se repose et c'est aussi sa façon à elle de se chanter des berceuses langoureuses et de faire ainsi s'endormir l'univers.

Dans ce décor endormi, tout devint amoureux : le lac de la nuit renaissait, désormais apaisé. Il s'accouplait avec le rivage qui fondait dans des mers plates et aimantes. Le petit lac embrassait la grande mer, la mer rejoignait son rivage.
La sentinelle, quant à elle, recommençait à éternuer. Ses écorces d'orange rejoignaient sans cesse les feuilles tournoyant autour des enfants. Tout cela tombait dans le haricot où la femme mangeait ses petits pois qui rosissaient parfois comme ses joues.

Alors, les enfants purent rentrer dans les valeurs d'éternité suspendues sur le fil d'entre les deux nuages. La sève y coulait et les atteignait. Elle s'agglomérait dans les entrailles du réel où l'histoire s'épurait. Des mouvements naturels allaient aux richesses extravagantes. La plupart d'entre eux n'avaient plus d'attributs. Ils étaient des amours aussi vivants que magnifiés et aimaient l'action inutile et répétée. Le travail disparut de la contrée et on jouait sans cesse. On s'occupait intelligemment. Les enfants rigolaient sans raffinement à leurs gestes insensés et à leurs codes fusionnels. Leurs mains frappaient les bois. La nature, à leur passage, soulevait des essaims d'oiseaux.

Dans la contrée des magies, tout se faisait plus sage, plus monotone mais aussi plus bénéfique. On ralentissait pour que les moteurs aux fumées noires ralentissent leur cadence. Quand tout s'arrêtait, il ne restait plus que les fleurs à offrir aux futures demoiselles.
Le silence commençait à se faire et les enfants chantonnaient et sifflaient tous ensemble.

Le noir montait de l'océan profond, les lumières de la fête humaine apparaissaient et les excitaient.
Sans même se demander leur nom, ils couraient aux évidences des baisers.
Leurs lèvres et leurs bras se recouvraient de chaleurs inexpliquées et de tendresse naturelle.

Le soir avait été joyeux et la nuit avait été belle.

Mais le réveil avait sonné et le rêve s'interrompit.
Il fallait déjeuner et partir à l'école.

LA LIBERTE DES JOURS HEUREUX

Je rejoignais l'enfant sur la route et lui proposait de continuer son rêve : « ton rêve me plaît, fais-le couler dans mes pensées » lui dis-je avec envie. Alors il m'emmena vers le soleil qui courait dans un bruit de furie. Nous nous cachions dans une grotte derrière une chute d'eau pour mieux le regarder danser et tourner dans ses grands éclats de rire. Les pierres de la cascade s'écroulèrent quand il décida de passer devant nous pour nous envelopper de ses brûlures éclatées. Il fouetta l'eau et se dressa une dernière fois pour nous illuminer et tirer sa révérence. En partant, il cracha sa salive brillante sur les parois rocheuses. Des stalagmites percèrent le plafond de la grotte et l'eau, qui avait brûlé elle aussi, se solidifia jusqu'à devenir dure comme un roc.

Nous nous retournâmes une dernière fois et nous vîmes le soleil broyer à une vitesse effrayante le fond du trou pour disparaître dans un horizon enflammé.

On décidait de sortir par le trou que le soleil avait fait et la campagne disloquée nous ouvrit ses bras. Des arbres apeurés s'évadaient de la nature pour se réfugier sur des nuages tapissés de mousses. De là-haut, ils appelaient les volcans affolés eux aussi. La terre elle-même, de son dos épuisé, soulevait les volcans et les montagnes pour les aider à se camoufler derrière des nuages protecteurs et chaleureux. Bien évidemment, on voyait que tout le monde boudait. Même les arbres, nos meilleurs amis, s'étaient échappés dans le gigantesque zoo des planètes tendres et aimantes. L'un d'eux s'était rappelé de notre affection pour la mère nature et il vint nous chercher.

Perché sur l'une de ses branches, nous volions jusqu'aux repaires divins des espaces caressants et apaisants là où volcans, océans, campagne, montagnes et arbres s'étaient rassemblés. En bas, on voyait, l'enfant et moi, que les quelques buissons oubliés par la campagne combattaient le soleil qui continuait à gigoter sans relâche.

Mais ce n'était pas tout car il y avait aussi des cerfs géants qui se roulaient dans les champs. Ils faisaient des trous profonds qui anéantissaient les cultures. La terre devenait mobile lorsqu'elle sentait ces cerfs sur elle.

Elle ouvrait ses yeux immenses.
Elle faisait cligner ses cils.
Elle se mit à rougir et prit bientôt une teinte ocre.
Je voyais alors l'enfant descendre sur la terre pour la revêtir d'une toile blanche au moyen d'un tapis volant qu'il avait tricoté dans les étoiles.
Il se coucha sur elle et s'endormit en suçant son pouce.
Les cerfs géants léchèrent la toile car ils avaient chaud et elle était pour eux comme une eau fraîche.
La terre et l'enfant somnolèrent pendant un bon moment.
Le soleil freina sa course et admira l'enfant et la terre.
Il se remit sagement à sa place.
Les arbres en haut chantèrent une berceuse bien méritée.

Une rivière naquit du baiser d'un des cerfs géants avec l'enfant. Des bois voyageaient à sa surface et glissaient posément jusqu'à un estuaire fatigué. Les voiliers manquaient de vent et étaient tout essoufflés.
Mais une fois que l'enfant s'était réveillé au petit matin, les bateaux se reformaient et leurs voiles se gonflaient d'un air appétissant qui sentait mille repas. Les vieux gréements, les navires de guerre et les rameurs tentaient de suivre ce petit bonhomme qui marchait sur la mer en direction du prochain continent. L'herbe repoussait sur le bord des rivières. Les poissons renaissaient, s'amusaient, sautillaient et un monde transformé réunissait l'enfant, le cerf, la rivière, la mer et les poissons. Tout recommençait dans un désordre dont seul l'enfant était maître.

Une roue immense reliait le ciel à la mer. Cette création émanait de l'enfant qui rappelait ceux d'en haut qui le regardaient. Peut-être l'enfant se sentait-il seul en bas, lui qui marchait conquérant vers l'horizon avec les bateaux qui le suivaient. Alors il poussa un cri éploré et l'univers s'éveilla d'un seul cri lui aussi.
La terre était presque vide. L'espace n'était que trop plein. Il fallait à nouveau remplir la terre en descendant tous la roue pour retrouver l'enfant. C'est ce que nous fîmes, océan, campagne, hommes et autres composantes du globe bien triste sans nous pour lui redonner vie. Des chèvres nous suivirent pendant notre descente de la roue. Elles rejoignirent un pâturage marin où des boucs et des chevreuils venaient paître avec elles sur les champs de la marée.

Les volcans déversèrent leur liquide brûlant sur la roue pour atteindre les plaines qui les attendaient.

Les montagnes se cassèrent en pièces de puzzle. Il en tomba des milliers au pied de la roue.
Les océans se touchaient et s'enlisaient dans leur bleu adoré et dans leur écume chérie. Ils firent un « splash » rugissant en touchant les sols desséchés qu'ils retrouvaient enfin dans la fébrilité.
La campagne prit les mains des arbres et descendit le cercle en chantant ses retrouvailles, c'est-à-dire la forêt où tous les arbres aiment danser la nuit en se tenant par la main et en faisant des rondes.

Les animaux, arrivés en premier aux pieds de l'enfant, léchèrent son corps et sautèrent autour de lui en faisant sonner leurs voix.
La nuit embrassait le jour et le soir se glissait dans les habits de l'aurore.
Le ciel apparut dans une explosion impétueuse qui laissa derrière elle un flamboiement de couleurs.
Les boucs, les chevreuils et les chèvres chantèrent pour remercier l'arrivée du printemps.
Des centaines d'arcs-en-ciel leur répondirent en tachetant les feuilles des arbres de jolies figures bleues et rouges et en sautant les rivières à grandes enjambées.
Les couleurs couraient dans la forêt et se cramponnaient aux montagnes.
Elles caressaient les rives et se reposaient dans les herbes qui devenaient de plus en plus épaisses.
Les feuillages recouvraient les nuages et le lierre grimpait sur le soleil.

Les arcs-en-ciel, toujours en pleine course, se voûtaient et s'aplatissaient avant de plonger dans l'océan pour illuminer le monde muet des chants sous-marins. Là, ils tombèrent sur l'enfant. Ils lui demandèrent : « que fais-tu ici sous la mer ? »
L'enfant répondit : « en attendant mes amis, je joue avec les poissons et avec les aurores boréales que j'ai récupérées dans les nuits d'un pôle gelé et que j'ai ramenées pour peindre les coraux des îles polynésiennes. J'aime toutes ces couleurs et j'ai vu des arcs-en-ciel jaloux qui éclataient en prismes sur l'eau et tombaient comme du verre cassé dans les chants des sirènes. »
Mille couleurs recouvraient les surfaces des continents.
Et même ! Tous les arcs-en-ciel des univers chutaient des cieux pour allumer un feu de bois autour de l'enfant qui appelait enfin tous ses amis.

Alors, tous les enfants se rassemblèrent. Ils purent à nouveau se livrer à leurs codes fusionnels et à leurs délires de tendresse et d'insouciance aimantes pour la nature. Ils marchèrent de la terre à l'espace et de l'espace

à la terre dans un incessant va-et-vient. Ils découvraient les fermes du jour et les fermières qu'ils prenaient pour mères. Ils marchaient dans les contes du soir, les yeux en bougies de la nuit et les chemins roux de l'automne.
Tous les animaux de la terre, de la mer et de l'air s'avançaient vers eux.
Et moi, je regardais le rêve de l'enfant en lui disant : « tu n'étais qu'une bizarre journée d'école.

Je n'avais plus qu'à le laisser partir et à m'en aller, souriant de tant d'acrobaties dans la tête et les poings dans mes poches trouées…

Elucubrations poétiques

L'ECUME A LA FETE

Des écumes en boules furieuses se confondent et s'avancent vers le rivage tissé jusqu'au ciel par des araignées habiles.
Dépassant les sphères où elles aiment à se recueillir pour prier sur les étoiles, elles passent en même temps dans les lingeries fines et transparentes de femmes qui s'habillent de voiles nocturnes se balançant et swinguant dans l'univers dansant de leurs pas enivrants.
Des regards naissent un peu partout.
Des paupières s'ouvrent.
Un chant d'amour fleurit et va en se déployant sur les terrasses des planètes.
Et je dîne avec les fées, les enfants et avec tout ce qui vole sur l'anneau rougeoyant de Saturne où des tables se sont dépliées, où des êtres se sont nourris de l'eau des fontaines installées par centaines sur la planète blanche de gelée.
C'est Pluton, la petite planète à la couleur cendrée.
Des portes royales se sont ouvertes à mon passage.
Et j'ai continué à voler dans les astres pendant toute une nuit, passant au travers des autres portes innombrables.
Et j'y ai vu les écumes en boules qui remontaient à nouveau du rivage, gentillettes et primesautières, jusqu'à la lune qui me faisait office de tabouret.
Là, les femmes m'ont adressé la parole, jouant les précieuses et les raffinées d'une cour du roi.
Mais moi, j'ai préféré les bergères car elles me demandaient de jouer avec elles à saute-mouton.
Leur robe était pleine de terre et leurs sabots étaient remplis d'étoiles.
Les nuages étaient les moutons où l'on sautait et où l'on courait, avides de s'embrasser ensuite dans une étoile servant de lit pour une nuit.

L'OCEAN CHAUD DE L'APRES-MIDI

Le lagon bleu de l'été est parsemé de bouées à sa surface et il y a dans le fond des formes imprévues dessinées par de longs draps d'algues.
La montagne qui entoure le lagon est blanche et piquée d'arbres aux houppes sages et immobiles.
Les troncs sont parfois inclinés et les navires postés ici et là sont tranquilles.
Les toits des maisons sont en tuiles rouges et leurs murs sont d'albâtre et de grès.
La craie tapissée dans le décor ressemble aux nuages du dessus où passe un vent de chaleur tiède.
La côte est fine et échancrée.
Elle ferme les frontières d'une terre vibrante et ouvre celles d'un océan reposé.
Les gens à la plage semblent inscrire un bout de leur vie sur le sable tandis qu'on voit les pages de la mer qui se tournent.
Mais dans mes pensées, j'ai vu la mer qui scintillait au soleil et qui dessinait des confettis qu'on jette partout dans les carnavals basques, mauresques et brésiliens.
Des petites notes aiguës au piano comme celles de vielle d'antan exhalaient leur danse au rythme des oiseaux qui couraient dans le soleil en déployant leur large envergure dans le bleu du ciel.
Voyez-vous dans ce paysage d'un océan de la pointe bretonne la fée qui touche les nuages en les colorant de son teint bleu et rose de féerie ?
Grâce à elle, la petite mélodie s'écoute avec les yeux.
On la suit dans la mer qui brille de ses couleurs d'argent.
Avec un baiser des sirènes sur le corps des poissons, la lumière scintillante s'est faite écaille.

MOUVEMENT DU CHEF D'ORCHESTRE

Ces mains qui tombent du ciel, je les vois caresser l'herbe puis emporter des plaines et des champs. Dans un éclat de verdure foisonnant et de blondeur exubérante, champs et plaines s'étalent dans les nuits. Les plus beaux paons se parent sur les étoiles et des flamants roses s'installent dans les marais du ciel. La nature semble dormir dans le ventre de lunes sages et s'enivrer des parfums laissés dans le sillon blanc des nuages.
Aux cimes les plus noires, des bras tendus se plient pour serrer les animaux dans leurs coudes qui sont des seins chaleureux. C'est maintenant un décor où le sommeil et le rêve s'étreignent. Les bras deviennent roses du plumage des échassiers volants. Les mains sont belles comme mille aigrettes de paon réunies et leurs doigts se colorent.
Toutes les couleurs bougent, formant peu à peu des images luxuriantes de chefs d'œuvres picturaux mélangés. L'espace rougeoie, le soleil coule d'un tube de peinture.
Se réveille t-on ? S'endort t-on ?
Tout se couche dans les plaines des cimes et tout s'endort. La nuit verte du chant de la nature et bleue de l'éveil de la mer recouvre les membres désarticulés, c'est-à-dire les mains et les bras dispersés partout, des chairs visibles à l'invisible, des chairs que les aveugles voient.
Les bras sont des terriers où les boules de feu ont pénétré et où les animaux ont leur logis.
Les flamants s'éloignent, traînant derrière eux des mers roses qu'ils ont amoureusement baisées de leur couleur. Les paons ont plongé dans les forêts qui se sont habillées selon une mode nouvelle. Les mers au ventre rond et qui s'avancent précipitamment ont été envoyées par les dix doigts d'une main vers les altitudes noires pour aller s'y reposer.
Dans ces hauteurs, elles ont ri aux chatouilles et ont pleuré aux histoires tristes. Elles ont pris des douches de pluie et elles se sont séchées au soleil. Elles sont devenues aussi sableuses qu'un désert de dunes. Au Sahara, elles ont couru dans les creusets disposés entre les monticules et elles s'y sont enroulées et elles y ont fondu.

Mais d'autres mers sont tombées du ciel, apportées par les mains qui surveillaient le sable et les bras qui protégeaient les forêts. Le sable a fui et s'est retrouvé dans des ruines romaines où il a rejoint les vieilles colonnes d'empereur et les vieux temples des réunions publiques.
Les mers ont recouvré leur droit d'errer sur la terre et d'attendre les soleils couchants dont elles s'abreuvent les soirs d'été. Puis elles ont cherché leurs amants qui parfois étaient des étoiles, d'autres fois des arbres de nuits.

Les paons quant à eux miraient leur queue en éventail dans les étangs. Ceux-ci en étaient grandement flattés :
« C'est nous faire trop d'honneur à nous pauvres étangs immobiles. Vous déversez de sublimes ornements sur nos miroirs habitués à refléter les mesquineries du quotidien : ces hauts roseaux qui nous surplombent et ces pauses éphémères des passants visitant nos bords. »

Finalement, tout se termina dans un de ces étangs tranquilles où la grande mer se mêla aux oiseaux de toutes sortes en embrassant dans ses vagues la beauté des aigrettes de paons et du plumage des flamants roses. Les animaux et la mer sombrèrent, en une orgie amoureuse fantasque, dans l'étang qui reçut toutes les magies colorées et rieuses de la vie.

L’AMOUR DANS LA MUSIQUE CLASSIQUE

Respirer ton air pur.
Relever tes ailes.
Découvrir tes seins.
Dorer tes bras recouverts de rubis roses.
Crier dans ton cœur et lécher tes joues rouges.
Faire la fête à tes enfants aux cheveux de sapins.
Mes doigts jouent du carillon sur tes tétons et le vent fait se mouvoir les danses enfantines sur tes reins.
J’arpente la grandiose O charpente de ta chair.
Un serpent te caresse et tu entends les airs et les chants de la flûte qui rampent sur ton corps de violon.
Les oiseaux s’émeuvent soudain en sifflotant la mélodie joyeuse et fleurie sur notre soirée.
Je vais sur toi comme un refrain dont tu chanterais les gémissants couplets.
Et ce sont nos vagues qui s’enroulent et voyagent dans des éclairs répétés.
Les lumières poudroient leurs poussières et leurs exhalaisons de sueurs et de moiteurs fraîches comme la peau des anges.
Les fontaines à la nuit hurlante se dressent et s’élèvent en prenant la forme d’une coupole de victoire.
Dans nos pensées continuent de virevolter les oiseaux que nous écoutions tout à l’heure avant et pendant notre accouplement.
Et nous tombons d’épuisement.
Et nos sens se relâchent.
Et l’amour triomphe par-delà les planètes qui grondent les ardeurs de toutes sortes.
Un petit instrument chante une fine mélodie que l’orchestre rejoint tendrement.
Le trombone est timide mais nous lui faisons une place dans nos rêves qui s’allument au départ du sommeil où va naître un sublime arc-en-ciel.

Nous dormons !

Et pas de lendemain dans l'infini de l'amour !

Et le : « ce sera toujours pour toi que je me réveillerai sur le midi du plus grand jour » parvient aux oreilles jaune d'or et riches d'un rêve de vagues hautes en couleurs.
Et demain, résonneront ces tambours et ces soleils aux journées bannies et effrayées dans leur contemplation, aux heures secouées par une course universelle d'enfants qui dansent.

CIRQUE

On grimpe les pentes pour cueillir les fleurs accrochées aux collines. Que de bousculades !
On trébuche en courant, on se monte dessus, on dépasse les courants des rivières ;
Au Kremlin, l'armée rouge renaît.
En Espagne, on revoit les armées franquistes.
En Italie, les chemises rouges et la mafia.
En Allemagne, les jeunesses hitlériennes.
En France, l'Indochine française, les pétainistes et les poujadistes.
Les colonisateurs de 1830 partant pour l'Afrique et les armées napoléoniennes prêtes à mourir pour l'Empire français.
Mais les fleurs du haut des collines chantent des mélodies et des rythmes entraînants.
Les bâtiments du Kremlin et les armées se lèvent.
C'étaient des villageois qui dansaient sur des pentes et les fleurs leur appartenaient.
Les puissances tyranniques ont écrasé l'avancée des peuples et ont volé les fleurs.
Ils en ont fait l'emblème de leurs nations. Celles de la Grande Russie étaient rouges et blanches. Celles de l'Italie étaient bleues et oranges.
Les villageois eux, étaient morts et leurs collines devinrent tristes. Elles pleuraient des larmes noires et blanches.
Les nations avaient triomphé.
Les danses villageoises étaient en fait vaincues par un déluge d'armes, de meurtres et de viols.

EMMERDEMENTS

Vos mouvements, vos statistiques, vos chiffres, vos pressions titanesques, la course de vos machines, vos kilomètres heures, vos vols mécaniques et les marches inhumaines voguant vers l'enfer d'un monde emporté dans la course aveugle de nages rapides mais vaines.
Je les analyserai, les engloberai des rayons de regards perçants et de pensées fertiles.
Je vaincrai encore et toujours parmi les eldorados de l'enfer et les pluies glacées de l'hiver.
Je me ferai maître des « stops » qui n'effraient pas.
J'enliserai dans un bain de lenteur les sueurs quotidiennes.
Je m'abreuverai de ce qui ternit et de ce qui s'endort car faire cela c'est comme s'abreuver à l'eau fraîche d'un large ruisseau.
Je rendrai roses les poussières grises et noires crachées par les machines qui tousseront des nuages.
Je sauverai les étoiles.
Je vanterai les mérites des danses impériales sur les plus hautes chaires du ciel.
Vos haines, vos peurs et vos inquiétudes seront froidement contrôlées par mes soins.
Et on croira que des cœurs s'aiment et que des oiseaux chantent même dans les plus tristes endroits.
Et on croira en l'enfance merveilleuse, en la jeunesse et en la famille aux doigts de fée…

Nous, nous ne ressemblons pas à la souffrance car nous sommes nés pour la joie, fille de la raison mêlée à des rires.

Comment deux colonnes peuvent-elles s'aimer ?

Une colonne ceinte de diamants où grimpent en nœuds enlacés des lianes brunes qui courent sur une immense toiture. Dans les vapeurs d'eau de la forêt, des mains glissent avec agilité sur cette première colonne pour rejoindre celle grandissant dans les flots.

Celle qui grandit ainsi, c'est une deuxième colonne qui, comme une seule jambe, saute dans la mer et avance en soubresauts faisant des résonances ténébreuses à chaque pas. La voilà mouillée jusqu'à la cuisse dans un océan qui déferle ses écumes dans l'agitation.

La première colonne, attendant impatiemment et fébrilement la deuxième, scintille d'émeraude dans la lointaine forêt. Dans les voiles et les brumes, on voit reluire les rubis roses incrustés comme des petits nombrils sur son marbre doux.

Mais l'océan s'étale sur la seconde colonne. Propulsé pour former une coupe jusqu'à son sommet, il recueille des milliards de fleurs qui tombent roses jusqu'aux pieds des diamants les plus bas. S'envolant dans les brumes claires où la colonne inatteignable prospère dans l'azur, l'océan s'endort dans la clarté des lumières de l'après-midi.

Ailleurs, les lunes claires s'affairent dans les souterrains.
Ailleurs, une fée court avec dextérité au milieu de nuages gris évoquant de sombres guerres.
Ailleurs, le soir semble s'émouvoir des chants du couchant.
Ailleurs, la haute montagne découvre avec orgueil son sommet.

Des sorcières volent jusqu'à la colonne et s'y agrippent par milliers. Des femmes de toutes sortes hurlent dans le ciel. La foule s'est rassemblée, immense et victorieuse. Dans d'acrobatiques ivresses, elle atteint le sommet de la colonne.

Alors celle-ci, immobilisée pendant un certain temps et prisonnière de la vase profonde se remet en marche.

Pendant son voyage, tout est tranquille.
Les chants marins s'élèvent et des dauphins sautent autour d'elle.
Des oiseaux marins la suivent pour la protéger et la guider jusqu'au rivage.
Les coraux ploient sous son pas.
Rien ne semble pouvoir l'arrêter.

La colonne s'abreuve d'air pur et les chœurs de l'azur chantent à l'unisson sur son parcours.
Elle écarte ses longs bras et pare les cieux d'une large couronne qu'elle va offrir à sa compagne.
Elle rejoint la toiture de la première colonne et s'encastre en elle.

Alors, les fleurs de la première colonne poussent de plus belle pour rejoindre la seconde.
Le soleil poudroie les sublimes lumières de son couchant sur les deux colonnes rassemblées.
La fête des chœurs se tarit en même temps que l'océan retourne dans son lit d'eaux marines.
Les oiseaux du soir chantent dans la forêt calme où les deux colonnes vont s'endormir.
Les lianes et les nœuds parent l'ensemble qui commence à sentir la fatigue d'une journée mouvementée.
La reine de la nuit ouvre son décor et les bruits mystérieux et silencieux des chouettes, du loup et des grillons chantent des berceuses que tous écoutent dans la forêt splendide où presque tout va dormir d'un sommeil bien mérité.
La nature peut chanter dans son manteau noir les retrouvailles des deux colonnes amoureuses.

LE BRUIT DE LA NATURE ET LE VACARME DES VILLES

Les forêts sont peuplées de voiles mobiles et de chants mouvants apportés par la Femme des Mers à ses amants.
Les écureuils, les daims et les chevreuils deviennent Princes des Sables et contemplent un instant cette offrande.
Mais les chants s'arrêtent et les voiles tombent.
La Femme des Mers s'agite, s'enroule puis se déroule et se déverse partout.
Les Princes des Sables se retrouvent les pieds dans l'eau, assis sur des troncs d'arbres flottants.
Une explosion se fait entendre - le choc des Princes entre eux – et le sable recouvre l'eau.
C'est un combat perpétuel entre l'eau et le sable.
L'eau se recouvre soudain de ses voiles et entonne des chants.

L'Homme de la Forêt est là, derrière, qui épie la bataille entre les éléments.
Sur le sable se dressent à nouveau des centaines d'écureuils, de daims et de chevreuils s'attaquant aux voiles et assaillant la voix.
L'Homme de la Forêt déploie un sapin d'une hauteur prodigieuse et le frappe sur l'eau et le sable.
Puis la verdure s'installe, presque naturellement.

Les Femmes des Mers prennent les Hommes des Forêts et les Princes des Sables par la main.
Ils forment tous une ronde et dansent une dernière fois dans la forêt qu'ils mettent en transe, puis ils s'en vont en ville où on rencontre des Princes des Rues, des Hommes des Tours et des Femmes des Temples.

Mais moi je me déshabille et je déclame avec beaucoup de mélodie dans la voix :

« Que les éléments naturels fondent dans leurs mers plates - écumes chéries et aimantes, dans leurs dunes chaudes - sable nourricier et lézards esseulés et dans leurs forêts où les feuilles glissent au vent. »

« Que les villes (hurlement des rues, sifflement des trains et crissement des pneus des avions) retournent dans leurs entrepôts - Princes des Rues fabricant à la chaîne des pièces de voitures, dans leurs usines - Hommes des Tours brûlant des déchets qui polluent, et dans leurs maisons de la culture - Femmes des Temples reconnaissables en touristes divers faisant la queue à Pompidou ou au Louvre. »

Mon cœur balance entre mes hanches
Mon cœur balance entre deux danses
Mon corps voyage

Venu de là-bas

Ces lunes verdoyantes, en haut de mon abîme, passent dans les nuits ensanglantées parcourues de boules de feu, de tournoiements d'herbes - et de fleurs.
Du cratère naissant vont voler les éclats de lave dans les remous d'un ciel grisâtre, le perçant d'étincelles lumineuses.
Le flamboiement du gris jaillit dans le mauvais temps comme une oliveraie pendant que des pays lointains réclament les éclairs dansants et la foudre battante.
Des couteaux sur des corps tombent dans les ruines d'une abbaye où les reflets bleus du vitrail se traînent et se languissent en parcourant le sol.
La nuit recouvre les villages et le jour brûle les villes

Intermède :
Le lac fleuri sur l'herbe sèche s'endort, l'homme sur la femme se repose, le petit enfant suce son pouce et serre une peluche dans ses bras de lait.

Fin de l'intermède :
A nouveau dans les profondeurs d'une grotte dans laquelle je marche avec une vive inquiétude.
Dans le noir, seuls s'illuminent les yeux des chauve-souris qui paraissent être des cierges.
Plus loin, une faible lueur qui grossit à mesure que j'avance.
Maintenant, je puis dire que ce sont des flammes.

Mais derrière elles, je puis affirmer qu'il y a un champ de blé sous un ciel lumineux, bleu et ensoleillé.

Aussitôt que les flammes s'éteignirent, ma certitude se vérifia.
La sortie de la grotte m'apparue, laissant se découvrir la nature, ses champs et son soleil.

Et, de plus, il y a parfois ces questions qui me hantent :

Car quand il fait chaud, au travail, le vol des colombes éternue des spasmes d'or noir et de goudrons infernaux.
Et les pétales des tulipes essaiment au ciel et foncent dans des serres nourries aux jets d'eau éloignés de moi.
On a mis dans les couloirs jaunes et mûrs de festifs musiciens chantant de sublimes ritournelles baroques.
Mais je n'ai pas été atteint par la voix des duos chantant du Purcell : l'Angleterre était si loin !

L'envie a été mue par la civilisation dans les énervements et les épuisants souffles pleurant aux rayons des vendanges.
Ces rayons laissent apparaître des histoires d'hommes sans histoire, des éclats de bravoures non racontés, des histoires d'animaux identiques à un dernier espoir.
La civilisation a disparu dans les piétinements inlassables des nouveaux soldats.
Mais moi, je reste à jamais innocent.
Sans pleurs avec mes remèdes bonifiant toutes ces disparitions séculaires.

Où sont les trèfles noires et pourpres ?
Je les vois derrière le sable dans lequel j'aurais pu m'asseoir aux côtés des palmiers immobiles et sans vent.
Avant que je pense à eux, il y avait une terre non conçue, un Occident mort dans les vacarmes presque vrombissants de l'enfance et il y avait surtout les rêves entrevus, juste effleurés comme il faut par les grands maîtres que nous étions, ces rêves qui mouraient juste à temps dans le sommeil de satiété.

Finalement, ne serait-ce pas l'horizon de mon imbécillité s'évanouissant au fond des vendanges en Egypte et à Sumer ?

Maintenant, j'ai besoin d'une énergie, alors je dis :

Les arbres sont froissés
Les champs se disséminent aux alentours
Les nuages s'assemblent dans un berceau de lumières
La foudre fait chanter la terre
Le vent siffle ses cyclones et s'abat sur les collines
Le ciel gronde et invoque la pluie pour caresse
La pluie va caressant les orages, mais elle n'est pas là

Alors nous protestons et nous envahissons l'arène

DISCOURS ENERVES

Devenant bleues lorsqu'elles s'élèvent dans les orages, les opérations financières rejoignent des lits de montagnes qui embrassent la mer. On voit des tissus volant sur un ciel qui fait vivre en les ouvrant des étoiles-yeux silencieux s'amusant sur les dômes d'un pays natal. Les chiffres sont devenus roses d'amour avec un cœur pur et ils ont embrassé les immeubles aux gueules infernales. Les hommes ont un nez de clown, une casquette et un marcel en lieu et place du costume cravate.

Aux balcons des administrations, les fleurs s'ouvrent et parlent à celles des terrasses voisines.
Le repos se lit dans la mer et l'éveil dans le ciel.
Les pierres de la falaise à coté des banques sont en or et la terre avec sa couleur d'argent crie le chant des hommes.
Les pentes qui partent du haut de la butte Montmartre glissent sur le sol vers un horizon de plages normandes.
Le soir se prépare sur les bords de l'océan et, à coté, la forêt pose un lit d'amour que les draps de la nuit s'apprêtent à recouvrir.

Je suis recouvert de tendresse parce que j'ai trouvé de l'esprit quelque part - un moment rare mais aussi plaisant que la vision d'une étoile seule dans la nuit d'été et qui vous regarde et qui vous prend dans sa petite lumière.

J'ai recouvert les initiatives économiques d'initiatives poétiques : leur éclosion se manifestait par quelques paroles bien trouvées qui avaient pour terrain vierge l'imaginaire. C'était comme si une fée passait sans arrêt d'une main à une autre, d'un vivant à un autre vivant.
Des envols de tendresse défaisaient et refaisaient le ciel.
Des allumettes flambaient dans le cœur des amoureux et se consumaient dans des mots criés dans du fusain et dans du pastel.

De temps en temps, pour trouver un remède, une joie issue d'une souffrance, il me faut :
Soulever des hécatombes de mer.
Voir des montagnes géantes se lever aux côtés de volcans imperturbables dans leur maintien.
Renverser des navires énormes dans des ports au plein soleil de midi.
Faire pleuvoir toutes les eaux contenues dans des piscines aussi profondes et larges que des océans dévastés.
Faire s'agrandir des chats qui deviennent lions aux terrifiantes gueules sous leur crinière enflammée.
Affaisser mille arbres à l'orée du plus grand bois des côtes et des rades.
Ecouter les chocs du tonnerre et de la foudre venant se perdre - en le transperçant - dans un tourbillon marin.
Et même pousser l'Afrique d'un geste du coude…

LES ENVIES DE PLEURER QUI PEUVENT SAISIR AU TRAVAIL

Cette manière qu'ils ont d'introduire la haine dans mes veines, de décimer mes couleurs et de m'abattre avec leurs armes. Méritent-ils, au deuxième jour d'un travail pénible, une avalanche de mots doux sous laquelle ils crouleraient, désarmés, abattus, vaincus.

Mais malgré tout, encore et toujours, mon innocence s'exprime en ces termes :
Des fusils que je dépose à vos pieds.
Des cris de haine - qui vont au plafond et retombent derrière vos nuques.
La profusion des écrans, des images et des couleurs - arc-en-ciel qui tapent des deux pieds et deviennent triangles et tentes dans le sable à l'entrée du temple.
Et les meurtres et mes prouesses.
Je suis la beauté que vous avez niée et oubliée.
Je suis l'histoire saine, un pont entre l'Afrique et la France.
Je suis la réponse cachée derrière les questions qui ne sont pas nées ou qui ne se posent pas.
Je suis un fruit lisse bouffé par vos pourritures ingrates.

Au large

O vibrant éloge des moissons chaudes et des odes sur la mer.
Les cris des naufragés ne s'entendent pas sur le port.
Et les couteaux des rochers ont percé depuis longtemps la coque du bateau.
Sous la lune criarde, les hommes et les femmes rescapés s'entretuent sur le radeau.
Pas d'espoir de voir une rive, même pas celle d'une île abandonnée.
Pas d'espoir de voir les phares tournant dans la nuit et qui ramèneraient à la vie et à la ville !
O soleil maléfique !

Il éclaire l'abîme de cette mer blanchâtre qui se recouvre de tâches de sang mêlées aux embruns des vagues.
Les clapotis dans la nuit sont pourtant légers, sur ce radeau où tous hurlent de peur et de désespoir.

Tous, hélas, se noieront dans le soleil de l'après-midi lorsque le radeau sera définitivement perdu au large, loin des terres et des patries.

Et la musique toujours de retour (attention ! le travail peut la tuer. A vous de la faire triompher par tous les moyens, même les plus vils)

Dans un divin regard, voyez-vous, une seule note peut devenir un univers en soi, c'est-à-dire une étoile seule accrochée à la voûte nocturne.
Puis la vélocité des notes arrivant maintenant rameute les autres corps d'or et on voit le décor dansant du ciel qui s'illumine et nous émerveille.
Un chant reposant va bientôt fuir sur une courbe fuyante de dromadaire.
Des inquiétudes seront domptées et des lions seront en liberté.
Des tigres à la peau pourpre couverte de flammes blanches en arceau s'élanceront.
Seule la vieillesse peut stopper les avalanches de discordes qui se lisent derrière nos écritures.
Et je demande : où sont la douceur et la reconnaissance ?
Nulle part ?
Alors souffrons et battons-nous chacun à notre manière.
Ne sommes-nous pas tous des êtres différents défendant un territoire par la conquête ?

Ce que l'on peut voir au plus profond d'une souffrance
(ou l'adieu du chant de la terre de Mahler)

Un ralentissement absolu vient calmer les ardeurs d'une journée sur un océan où resplendissent les nénuphars posés ici et là et qui se promènent en danses planantes, tendres et douces.
Seule la flûte du ciel se fait entendre et des échos ténébreux la maintiennent droite et stable.
On le voit crier, le bel horizon dont le drap va dans ses incroyables mouvements où tout se pare de chants langoureux qui se répètent.
Des exclamations de toutes parts s'évadent.
Et, au-dessus d'elles, l'enivrante exclamation, celle qui se place bien au-delà des autres.
Tout court, à commencer par les animaux qui écoutent le chant rugissant de la terre aux sons profonds et graves.
Et on perçoit un éloignement qui gravit les montagnes et qui fait se replier la mer pour la faire hurler et renaître.
Les fumées d'un navire qui roule au charbon viennent rejoindre les nuages.
Les oiseaux toussotent dans l'énorme couchant où ils passent dans une fuite qui semble proche, très proche de nous.
Toutes sortes de boules roulent malgré l'absence des écumes sourdes qui remuent plus loin dans les rivages.
La mer gigantesque dans son immense assiette bleue plonge et éclaire de ses yeux tout le littoral.
Et tout monte et tout vole !
Et puis retombe dans les vocalises sombres.
Les pas de la terre continuent leur concert d'appels en direction du blond crépuscule tacheté des grains des rousses baigneuses.
Leurs cheveux trempent dans l'orangé du soleil dessinant son demi-cercle allongé à l'horizontal.
Les hommes et les femmes voient cela, larmoyant les finitudes, implorant les commencements.
Les femmes s'endorment d'orangé.

Elles rêvent dans du presque rouge.
Le silence va s'offrir aux forêts et aux fées, à l'océan et aux plus petits oiseaux.
Tout sourit à l'azur qui s'offre dans sa vivante nudité.
Là, on doit s'arrêter car toute la nature va s'offrir.

Voilà l'extase, le chant et le cri :

Les éléments rugissent dans un dernier soupir où se fait entendre la couleur du soir de l'été qui colore l'immense falaise.
L'eau court dans l'horizon où tout se termine tendrement, où tous les hommes vont aller faire les derniers pas, rassemblés dans des souvenirs à l'unisson et regardant loin devant eux leur fin merveilleuse.
On va les voir partir ensemble et descendre vers le mystère où, c'est certain, il y a la harpe sublime qui répète huit jolies notes au bas d'une chute d'eau et dans le couchant orange, jaune et bleu d'une autre mer qui elle aussi se répète et renaît.

Renaît de tout pour un autre jour et pour un plus brillant midi que nous saisirons et que nous étreindrons.

CE QUE FAIT LA ROBE DANS LE NUAGE

Tu es claire aux nuages où, par hasard, j'ai vu une robe.
La tienne ! Qui volait, toute blanche, d'un cumulus à l'autre, du duvet d'ange à l'arceau saturnien.
La tienne ! Montant dans les draps du ciel et s'enroulant dans les coquillages de l'azur
Ta robe voyageuse passait dans le bleu d'horizon en petits coussins de cotons dessus nos cheminées et dessus nos petites maisons.

Dans l'espace, la robe s'est enfin reposée. Là où les enfants ont ouvert leurs yeux les étoiles et là où ils ont tout repeint de noir la robe qui a disparu sur une planète blanche.

La grue voyageuse

Je vois s'ouvrir les yeux d'une grue à la hauteur vertigineuse.
Titubant, hoquetant, ivre de son poids et des kilomètres qu'elle a parcourus depuis le continent précédent, elle vient en courant du pôle sud où elle a passé la nuit.
Ayant sauté par-dessus les montagnes péruviennes et chiliennes, elle atteint triomphalement le large golfe des Antilles et tombe à la frontière du désert mexicain.
Relevant son énorme carcasse d'acier, elle écrase d'un pas sourd un temple Aztèque et semble vouloir s'affirmer en nouveau vestige des lieux.
Marchant parmi les cactus innombrables, des ronces envahissent la grue qui marche à grands pas sur les cailloux du désert ocre et brûlant.
La grue a un corps qui fait la taille d'au moins trois à quatre continents.
Ses pieds se perdent dans des marécages de rizières poudreuses qui se meuvent à son passage.
Car en effet, les pieds de la grue sont coincés dans une rizière chinoise.
Ils trempent dans la mousson qui bat son plein à cette époque de l'année.
On les voit s'agiter dans les gradins des rizières qui sont soulevés au rythme des pieds qui bougent dans l'extase de mouvements très musicaux.

Les ouvrières aux chapeaux pointus et qui cultivent le riz sursautent d'étonnement.
En souriant, les travailleuses tirent les pieds de la grue prisonniers des estrades et les renvoient dans la mer des Antilles.
Mais la grue n'a que faire de ce geste amical et elle joue, impertinente, avec sa tête qu'elle secoue dans le ciel.
Elle s'abat dans les éclats des piquants acérés d'un cactus.
Le fouillis du désert se révèle aux danses des cours d'eau descendant des oasis, du sable et des serpents.
Puis la grue rencontre les hautes roches perdues du Mexique et les évite tant bien que mal en les contournant.
Elle s'arrête à la limite du grand Canyon où elle manque de tomber dans un immense ravin.
De justesse, elle évite la chute puis tombe en arrière et s'endort dans le silence éternel du désert mexicain.

PETITE HISTOIRE EROTIQUE

La beauté se résume à ses courbes.
Les courbes du voile rose qui devrait recouvrir aujourd'hui l'histoire.
Rose comme l'amour.
Amour et histoire, ensemble par la main, se rapprochent des peuples.
L'histoire recouverte de son voile rose le laisse tomber.
L'amour apparaît tel une vivante parure parcourant des colliers de coquillages.

Descendant par les longs escaliers de marbre du ciel, l'amour se dirige vers la richesse et il lui dit : « pour toi, je me suis dévêtu et j'entreprends même de m'offrir sans retenue. Mon voile rose est là-haut qui flotte dans l'espace et mon corps est ici devant toi O richesse. Je t'en conjure, reconstruis les mondes et redonne ses droits à la beauté. »

Mais la richesse s'est tue et s'en est allée. Elle pensait : « mais qu'est ce que cela veut dire ? Mais qu'est-ce que cela veut dire ? »

Et d'ailleurs, elle ne comprit jamais et elle partit loin, très loin dans les terres vierges de l'ignorance.

LE POETE

Il est un espoir accroché en haut d'une colline car il parle des gens qui souffrent, ayant lui-même souffert la déchéance et les tristes destinées.

Prêt à raconter le malheur, il s'est vu aller là où il n'ira jamais, il s'est vu être ce qu'il n'était pas.

Ne lui volons pas son autre monde, ce soleil pour nous si radieux !

Il est un regard joyeux au bout d'une rue triste et grise car mouillée d'une pluie d'hiver.

Il est la lumière qui s'infiltre peu à peu, éclaire et irradie les âmes entre-bâillées et à peine ouvertes aux beautés tout à la fois chaudes et fraîches.

Il se promène tranquillement par les chemins des forêts où nous courions dans notre enfance et regarde, en se souvenant de cela, les vagues du ciel dans les nuages.

Il attend les grandes aventures symphoniques et les paisibles sonates qu'il médite.

Il n'y a qu'un seul soleil dans la vie. Il y en a mille dans son âme. Et ses hivers, il les recouvre du voile rose de l'amour et du drap noir de la nuit.

Il dessine dans ses mots des entrelacs transformant les eaux mornes des fleuves en courbes sinueuses où l'on voit des corps de femmes sculptés au bois dans des troncs d'arbres titanesques.

Il est un chevalier amoureux qui part avec son cheval et son épée dans les crépuscules rieurs qui le découvrent vêtu d'étoiles en chapeaux, de vagues en cravate ou de nuages en bras de chemise.

Il a eu peur de ses rires, il a eu froid dans le chaud et les brûlures et il a eu mal, comme tous les hommes qui ont eu mal.

Comme eux, il marche, sûr de lui, vers les soleils qui émanent de ses mains.

Il marche sur une aube éternelle qui le suit dans un monde toujours blême d'une histoire fratricide.

Il a posé et reposé ses pieds dans la divine symphonie des lumières !

Poète, enivre toi des feux rassurants qui ébahissent les sages et étonnent les dieux.

Le feu, c'est pour toi tous les hommes rassemblés ainsi que des frères de sang.

Ta famille, la musique que tu as adoptée et qui te saisit et t'adopte !

Ton étoile, la douceur de la fraternité qui s'est faite idée et qui a tenu bon.

Ton avenir, la mort tous les jours appelée pour la femme vêtue d'une soie venue d'Orient et qui danse, et qui danse…

Elle t'éblouit dans le radieux soleil de son ventre qui remue dans ses robes de diamants !

Je vois avec éclat les grands hommes et, parmi eux, je prends par exemple Beethoven en l'honneur duquel je dis :
Que pour lui rendre hommage, j'irai voir l'océan d'été en randonnée ou en balade l'après-midi.
Oui, pour rendre hommage à Beethoven, je travaillerai, je souffrirai, je ferai l'amour.
A Beethoven,
Ses appels, son calme souverain, sa revigorante (à chaque fois) gymnastique rythmique, ses interprètes qui savent le rendre digne de nous qui sommes bien en-dessous de lui.
Pour sa couleur de peuple aux cent roses tournoyant dans les beautés du vent et du ciel chaud.
Pour celui qui court et donne (à chaque fois) les énergies divines.
Oui, pour Beethoven, je travaillerai un petit peu dans les fureurs du réel et je regarderai encore très loin là-bas, là ou la musique s'éteint sans chagrin dans l'écrin lumineux du clown qui porte le couchant sur sa face (O son nez tout rouge qui rit au crépuscule).
Et l'imagination dit à Beethoven : « tu fus conçu à ma sueur qui revit sur ton front enchaîné et dans tes chants répétés. »

Beethoven grandit et s'envola chez les danseurs éblouissants où il retrouva ses associés : Bach, Mahler, Mozart. Et ensemble ils discutèrent en sirotant le verre du bonheur et des retrouvailles chaleureuses.

Et c'est parce que j'ai vu ces grands hommes que je me vois, dans la société des travailleurs, avec :
Le pouvoir total de l'esclave rampant et courbant l'échine,
La suprématie de l'idiot qu'on gronde d'une voix grave et péremptoire,
La possession des fleurs dans mes mains qui en sont recouvertes mais qu'une merde tyrannique colore,
La détention de l'univers qui passe continuellement inaperçue, secondes après secondes, heures après heures,
Les environnements réels connus de tous et où, insondable malaise, nous nous trouvons,
La mort qu'il est inutile de voir et que nous devrions artistiquement tous voir,
Le repos et la danse qu'on a oubliés,
Les sublimes choses écrasées par tous et que nous sommes condamnés à détenir,
Le venin sacré et solitaire qui aime voir des jolies jambes !

Se taper le mythe de Sisyphe (damnés, si je me vengeais, aurait dit Rimbaud à mes collègues et patrons) ou nouvelle ode d'un enfer à l'envers et qui nous appelle :
Travail, j'irai t'attraper au sommet de cet archipel en pensant aux courses qui ne s'arrêtent jamais et empoignent de leurs mains de fer les parties ligneuses des vergers fleurissants qui me donneront un nouveau souffle jamais tarissant, jamais affaiblissant.
Mes larmes, O je ne les vois pas, seront broyées dans les sueurs venant d'une pluie tombant de l'abîme.
Au sommet, je m'assiérai tout de même et m'allongerai, malgré toutes les autres courses non accomplies !
Lenteur ou vitesse, repos ou éveil, pour moi, pour toi, pour nous. Pour qui ? Pour eux.
Puis demain, au matin tôt, je me lèverai ivre de toi et je volerai tes secrets que je m'en vais déceler, dormant, dormant !

Et redescendant l'archipel à la côte sauvage et au faîte clair, baigné d'un feu de tous les sangs !

Avoir découvert la vie bien trop tard (ou trop tôt), à l'orée de la mort sur des vallées où pleuvaient les sublimes lumières de corps rouges (des gâteaux à la cerise).
Détenir le triste pouvoir de vie ou de mort alors que des échos de sonorités riches commençaient à germer sur les broussailles des falaises où le vent noir des jolies ténèbres glissait.
Avoir découvert danses, mouvements et féconds repos dans la noirceur bizarre de la lumière des hommes.
Et puis également :
Mesurer plus de deux mètres et dépasser les plafonds.
Dormir longtemps, plus longtemps que dure la mort.
Danser mieux que dix mille Fred Astaire.
Avoir dans son corps dix orchestres symphoniques émettant les sonorités de la vie.
Voir ses propres secousses et mouvements filant à la vitesse folle de bulles de champagne !
Enfanter quinze fois par jour de sensorielles beautés ayant la forme de vivifiants visages.
Vouloir retourner dans son village ou dans son quartier, en ayant dans son cœur l'espoir, l'amour et le tonus des courses de l'enfance. Et tout cela dans le plus beau des rêves que nous fîmes, l'enfant et moi dans ce lit faisant un pont entre la naissance et les actualités mortes.

LA GUERRE EST EN NOUS

Quelle transcendance – bleue
Quelle effusion – rouge
Quelle décrépitude – verte
Quelle culture – les rayons jaunes du soleil d'Apollon

Mille ans que nous échouons sur ces rives aux girandoles turbulentes et, assombris par la longue existence, que nous tentons d'éclairer les soleils astreux de notre imaginaire.
Plus d'arrêts.
Car les vieux escabeaux ne sont plus dans les greniers.
Nous les mettons en effet aux pieds des terres et aux plafonds du ciel pour que le peintre en bâtiment vernisse les monuments d'en haut.
Nous allons avec ceux-ci chercher les fourrures aux poils lumineux d'herbes rougies par le couchant.
Là-bas nous extasier ensemble et reboire !
Là-bas traîner nos pieds sans faire de gestes brusques, dans le lait et le plâtre.
Mais demandons alors que l'on déverse ce sable chaud qui moulera nos pas.
Il tombera autour des eaux sur le grand calme bleu des mers muettes aux villes et silencieuses aux bruits.
Et par-dessus ces concepteurs, ces architectes et leurs ouvriers rêveurs, nous irons à l'autre aube et aux autres soleils.
Sauter ! Sauter !
Et trouver une vie différente de la sienne et qui est pourtant la nôtre.
Et plonger devant soi dans une voix à laquelle on se plie.
Et partir avec ceux qu'il faut suivre.
On nous a appelés avec des voix inaudibles et brouillonnes, parfois douces et très souvent brutales.
Et nous allons, poussés par elles et enfin rassemblés.
Et mille ans que nous coulons dans les flots époustouflants.
Et que nous voyons les poissons invisibles, et que nous leur donnons leurs couleurs.
Et que nous courons tous là-haut dans les nuits d'étoiles sur lesquelles s'agitent nos peuples qui n'étaient que frères tenant leurs sœurs, pères et mères protégeant nos enfants.
Et il nous faut désormais crier et chanter l'invisible, croiser des âmes d'anges, les chercher et les étreindre chaque jour, sur un charme resplendissant !
Leur courir après avec des ailes dont nous nous sommes recouverts et regarder, ébahis, l'envergure des aigles au-dessus.
Pas d'arrêts quand l'infini s'est fait des ailes blanches de moutons qui roulent leur laine dans les nuages.
Les flammes qui ne nous donnent plus les ardeurs (quoique) et les couleurs nous emportent à présent dans un cosmos calme et chaud d'univers vrai.

L’oubli ! L’oubli !
Ou la non-connaissance des âmes inquiètes se retournant vers le point d’un noir essaim d’oiseaux qui, par centaines, se mordent, se lèchent et s’embrassent, avançant dans cet ordre nouveau et chaud.
Une chaleur de spasmes calmes et de sueurs revigorées, comme la brume chaude des jungles.

Nos révolutions s’assouvissent devant les peuples inexistants de l’occident.
Nous avons courbé un monde toujours raide sous lequel désormais nous ployons.
La révolution doit sans doute se faire contemplative, vieux que nous sommes !
Le bonheur affreux, déjà !
La bourgeoisie à la fois si proche et si lointaine.
Et l’injustice des éclats des lampes, même si ce ne sont que des mots.
Et les drogues avec la justesse du ton dans un accouplement folâtre.
Et les ambiances chaudes avec notre froideur qui atteint le soleil de midi réverbéré.

L’échec de la vie se lit dans la réussite des écritures solitaires et veuves comme dans la défaite quotidienne des travailleurs.
Et les anti-tristesses momentanées :
Aveux purs des orages et des chants que nous chanterons tous, toujours, pour nos morts sous leur terre.
Des idiomes aux clartés nouvelles chantent aux oreilles des pays dans nos soies orientales, nos tuniques turques et nos robes hautes de bananières.
La bourgeoisie s’est tuée ce qui fait que nous remontons aux orgies saines et blanches de mots et de notes cousues dans du diamant.

Les brûlures lointaines tiédissent dans les fleuves de passeurs toujours là comme datés du jour unique.
Retrouvés, les hommes et l’histoire !
Mais sur les blanches colonnes de notre traîtrise.
Retrouvés les hommes !
Mais dans des nœuds marins et des coquillages d’où vous voudrez.
Seule une soif d’or et une paix jamais imaginées vont dans nos livres de neige.
Tous les mots, tous !
Et que nous faisons aller en l’honneur de la musique à jamais fêtée.

Voués à chercher l'équilibre de la phrase flanquée de rayons de soleils jaunes ou pourpres baignant les falaises.
S'y cognent les écumes légères aspirant au ciel et aux nuits.
S'y précipitent les anciens brigands et les voleurs, les bruits de nos moteurs assoiffés des cris des villes.
L'oiseau-lyre nous reconnaît dans l'arbre des lumières.
S'y mêlent les nuages et les orages, les feuilles et les houppes de la forêt.
S'y mêlent aussi les pies jacassières et les jacées des chemins.
S'en aillent à tout allure les cadeaux des enfants qu'ouvriront les sorciers d'Inde et d'Afrique.
Une nouvelle ère, un nouveau temps, de nouveaux temples.
O la fée qui dégringole sur les branches des sapins et, à ses cotés, le nuage qui passe pour lui glisser un tendre bonjour.
O les palmeraies qui éclosent pour border en ses jolis contours la plaine verte couverte de saules et d'amandiers.
Les feux des bois roulent dans les feuilles car, à cette heure du soir, les champs sont incandescents.
Reposent l'oiseau et ses ailes sur le vaporeux des nuages dans le lierre et les glaces chaudes et fondantes.
Repose la verte tendresse de nos villages sur l'éblouissant amour que se font les bergers et les bergères.

Dans l'église de la forêt, il y a des bonnes sœurs au visage effacé.
Voulez-vous danser ? Leur demandai-je.
Aussitôt, elles relevèrent leur robe et me firent un charleston mouvant aux splendides lueurs rapides et passagères.
Et elles m'emportèrent à la lumière des églises où l'orgue chantait un charleston aux puissantes sonorités et on se tapa les mains en miroir comme l'exigeait ce type de danse.
Certes, le décor était hallucinant et je m'endormis dans la volupté noire et blanche.

Lors la lenteur parsème les coulisses, les couleurs et les murs des officines avec les corps des animaux et les faces des peintures murales. Il reste encore des casques de soldats sur le visage dessiné sur la mosaïque. On y voit des patriarches orthodoxes aux yeux gros d'ébahissement.
Je parlais à l'un de ces vieux barbus d'Orient comme le ferait à peu près un enfant s'évanouissant dans l'océan des yeux de sa mère tant chérie par ses progénitures faites par elle dans la joie des neiges enfantines que dessinait très bien cette barbe du patriarche.

Celui-ci me dit en dodelinant : « ici on prie et la mère est la loi, tout comme Dieu. »

Mais ce détour par l'enfance m'est une offrande.
Car à la largesse des océans j'ai jeté les étincelles en gouttes de cristal coulant de la baguette magique et qui allumaient la pluie sans couleurs.
Cette pluie a atteint les falaises noires qui soudainement s'allumaient et brillaient dans l'or de la nuit.
Les poissons volaient jusqu'aux voûtes escarpées d'une haute roche qui, aux doigts fins des elfes bleus, fit devenir jour la nuit et après-midi d'automne ces jours d'hiver.
La pluie, réelle cette fois, tombait fortement sur mes tempes avec son vent qui gonflait mes habits. Et nous glissions sur la promenade moi et mes fées désinvoltes.

Et cette mer splendide !
Quelle impudente !
L'entendez-vous chanter ?
La voyez-vous danser ?
Chanter avec ses vagues dans son propre corps.
Danser avec son écume comme danse la femme d'Orient avec ses voiles et ses yeux brillants de la vision des hommes envoûtés par la boisson et le corps tournant.
Eternellement dansante cette mer !
J'ai dû naître dans ses courbes.
Et pourquoi, désormais, ne naîtrions-nous pas dans les courbes de la mer?
Ainsi, on danserait comme elle dans les repos et les éveils parfaitement cadencés.
Et pourquoi pas du jazz dans l'affolement de l'écume ?
Mais les machines et les fumées, mais la vitesse donnée et procurée par l'industrie et la finance, elles nous ont laissés abandonnés et livrés à nous-mêmes.
Et les danses se sont dès lors séparées.
Et les rires aussi qui se lisent dans les plis de la mer et le cristallin des étoiles.
Sniff ! Les rires et les danses essaiment au vent.
Alors l'artiste les regarde se diviser, perplexe, dans l'azur qui est comme l'oubli d'une mélodie féerique.

Notre combat est le meilleur qui part en dansant, en marchant, en courant et en sautant sur les rives.
Des flûtes marchent comme des chenilles sur l'herbe, allant chercher des sapins qui sont des trombones, allant retrouver des sentiers d'enfants dont les chants sont ceux de la contrebasse, s'amusant avec les cymbales perchées sur les hauteurs. La broussaille enflammée parle à la grande mer toute proche, derrière la forêt, et l'ombre percée par la lumière fait, avec le vent, voler les papillons qui se sont nichés dans les pétales.

Dans ces bois à coté du radieux soleil qui se lève sur l'océan, il n'y a pas d'autres immensités que le ciel bleu de l'été qui s'ouvre par-dessus les arbres.
C'est ma promenade à coté des maisons pacifiques qui boivent la terre et chantent la famille du bien-être.
Mon dieu ! Des cris émaillent ma balade sereine !
Ce sont des enfants qui jouent (chez eux loin des villes).
Mais leurs parents bourgeois sont-ils sévères, tristes ou joyeux ?
C'est facile de le deviner. Ils sont sévères, comme toute la bourgeoisie l'est.
Mais peu importe, la nature chante et cela est bien suffisant.
La famille elle-même est bien ici, dans la maison posée sur le splendide bois de la campagne saine et fraîche, loin des peuples barbares, des soldats en armes et des hommes d'affaires à l'atroce vie comptable et chiffrée.
Car ici, pendant ma promenade, j'entends résonner la musique de la joie :

Celle qui part du cœur des enfants qui un jour chanteront.
Celle qui dort dans le ventre de leurs parents d'où émaneront l'école et l'éducation libres des aspects néfastes du progrès.
Celle qui est dans mon cœur et dans ma promenade pensant aux désastres noirs de la machine et des pollutions industrielles.
Et là, j'entends monter au loin des vies innocentes de familles d'Afrique mutilées par les ravages de bruits d'hommes en armes.

Et là un vol d'oiseaux furieux et furibard passe dans mes côtes.
Transpercé d'aigles qui signent de leurs plumes des faisceaux verts et gris aux colorations puissantes dans le ciel, je m'agite avec intensité dans les champs de blé et les voix des femmes.
Courant, ivres de bienfaits, ces dernières ouvrent leurs lèvres dans les notes du carillon des feuilles et tournent, emportées par le vent sur un collier de fougères que je porte par le chemin où je marche en saltim-

banque amoureux de ces oiseaux qui viennent, par dizaines, se poser sur mes épaules.

Ces oiseaux viennent guérir les maladies et de tous temps on a su danser et de tous temps on a su chanter !
O fièvres sans boutons, sans verrues ni lunes blafardes.
Sans malaises, sans blessures, sans chutes.
Fièvres des musiques guérisseuses et des oublis sains dans un rêve d'architecture en fête.
Tout sera fêté dans le temple mélodique où pénètrent les clowns, les musiques d'aujourd'hui et le jazz du souvenir, retentissants dans la santé psychologique des athlètes du neurone.

Si seulement dans une boîte fermée et cernée par des liens solides, deux colombes s'embrassaient pour faire sauter les verrous.
Si seulement dans la ronde du feu, les enfants s'amusaient à faire des bulles pour éteindre les flammes.
Ces flammes toujours en guerre sur les astres :
Pays à l'agonie de l'Afrique et de l'orient, barbares fous et Chine monstrueuse de siècles anciens dans l'Indonésie musulmane et les mosquées du Yémen.
Toutes ces terres sans peuples.
La vie est brève. Les riches ont encore du temps à passer dans les flammes orientales.

On me dit qu'il y a une belle femme, comme une enivrante blessure.
Un joli cocotier dont les noix sont pondues et couvées par des poules.
Celles-ci obéissent au corps impérieux et héroïque du coq à la crête rouge sur le trône de sa ferme (sa cagette !).
Le sang d'un empire se bâtit dans la ferme et les campagnes aux clochers affamés appellent les chairs crues de l'amour se blottissant bien au chaud dans les maisons de l'hiver.
On se croirait soudain dans un tableau de Bruegel où le mouvement du village se fait dans le bruit des gens qui courent pieds nus dans la neige jusqu'aux chaudes tavernes d'Anvers et de Liège.

Comment en écrire ?
En intégrant à son être une poésie mirifique.
En découvrant les sombreurs de la forêt sombre et du chant nocturne de la femme.

Chant divin où rumine le cor épousant ton être tout entier qui se fait peu à peu lumière dans le bleu des flots où tu nais aux abîmes de la joie faisant des notes empruntes de majesté angélique.
Tu chantes comme la ligne de la vague !
Les courbes de la mer sont vraiment tes courbes et l'écume est vraiment ton chant.
Mais le fond des mers annonce quelque chose de plus profond, de plus sombre :
Le chant des étoiles et des courses des coccinelles, car sur le dos de ces dernières, il y a les étoiles des enfants qui les cherchent dans le jardin.

Oui ! Rappelle les contes et rappelle les reines qui arrivent, terribles de beauté !
Ces reines recouvrant la voix de tous ces enfants qui chantent.
Et le cœur est plein d'ardeur aux cieux noirs illuminés.
Et les clochettes des fées qui courent et volent sonnent le chant de la baguette magique sur de longues vagues en touchant les nuits.
La fée sur la rive apaisée arrive !
Les fées sur les rives apaisées nous touchent et nous embrassent, courant, sautant avec leurs lèvres tendues en petit cœurs.
Et le repos plein d'ardeur nous gagne.
Nous allons dormir dans la grotte pleine de papyrus et la vie s'est sacrifiée dans le village des petites huttes toutes rosies.

Mais je vois la foudre qui tape la tempe des maisons.
En douceur, elle touche les plafonds, tandis que le chagrin de la pluie tombe sur nos joues.
Immobilités pures, l'océan paternel et maternel veille.
Dormons sous son aile en pensant aux forêts d'où nous venons et où nous devrions retourner, ne serait-ce qu'en rêve.
Car tout là-bas nous appelle :
Les feuilles tremblent sans nous et sanglotent en notre absence.
Le vent se languit dans sa torpeur chaude et rumine jusqu'aux portiques géants des falaises.
Les oiseaux nous cherchent en disant, au crépuscule où ils s'endorment, sur l'arbre et ses branches qui implorent les rires des enfants : « un seul être vous manque et tout est dépeuplé. »

Et, dès lors, c'est la cavalcade des maux de la nature.
La mer se lève et hurle, allant s'extasier dans les lèvres de la lune, allant effleurer le baiser des cieux.

Les cerfs dans leur forêt accrochent leur longs bois aux arbres éplorés
Tous les animaux cherchent leur miroir, celui dans lequel ils pourront vivre heureux et à loisir.
Et ce miroir, c'est l'homme.
Mais celui-ci s'est retourné et a décidé d'aller voir ailleurs.
En recréant de nouvelles forêts : les villes
En érigeant de nouveaux rites : les habitations opulentes des gouvernants et les lieux de culture.
En embellissant le chant des oiseaux par la fabrication d'instruments de toutes sortes.
Mais aussi en séparant les êtres qui s'aimaient dans le secret des arbres, des nuits et des mers.
C'est là que sont apparues la soif d'or et d'argent, les curiosités malsaines qui poussent aux conquêtes de terres pacifiques.
C'est là que sont apparues les folies, les maladies, les destructions et les guerres, l'incorporation à l'idée de l'œuvre du bourreau et, son plus grand adversaire qui est l'incorporation à l'idée de l'œuvre de l'artiste, nous rappelant sans cesse toutes ces déchéances cachées et censurées par l'hypocrisie et la haine.

Paix à l’âme

Réveil matinal.
Feux des bois.
Ossatures vierges.
Courbes arrêtées, majestueuses contorsions et ivresses de la nuit.
Fluide courant, courants des mers qui emportent des mésanges tranquilles et grouillent dans un mouvement torride de tourbillon marin, comme un flamenco de robes noires.
Douceurs du printemps, danses dans les villages et vols de sorcières en haillons.
Apreté, énervement et roses calmant les émotions et les gestes froids.
Les flèches du jour dans le crachin des rives à l'intérieur d'un brouillard très compact.

Chant d'une hirondelle qui passera la première.
Chant d'un cormoran que l'on voit dans son vol qui effleure les côtes.
Cri de celui-ci, maîtrise de l'espace et agilité qu'on voit dans ses yeux perçants.
Azur reposant ou cri d'amour.
Baisers stricts, accouplement des oiseaux volages, ardeurs de deux militaires pleurant leur chez eux.
Pleurs bienheureux, trouvailles de génie, espaces s'embrassant, petits cœurs marchant dans l'herbe sereine.
Danses tournantes aux nuages.
Hirondelles déroulant une plage immense en étirant leur baiser qui est le baiser unique, jalousé des colombes et des hommes.

Danses impétueuses.
Feux violets.
Mouvements saccadés comme des arcades et des croisées d'ogives.
Pointes ivres, secousses de lits, matelas dessinant des courbes, explosions simultanées et orages superbes.
Foudre gigotant dans son ciel et clignotant aux yeux du rêve d'un enfant.
Valses effrénées et tournant dans les roches, côtoyant les falaises et jouant avec les abîmes.

S'enrouler l'un sur l'autre comme deux colimaçons dans une molle torpeur.
S'effleurer comme des aiguilles qui se frottent, se chatouillent et percent des ballons de baudruche.
Se battre comme des chiffonniers qui tâchent leurs habits d'encre d'encriers.

Danser frénétiquement et sans dessein particulier, à la fraîche.
Voir s'exhiber les hérons à l'embouchure d'un long et large fleuve.
Des scouts crient dans la forêt et, plus loin, des enfants à la peau blanche et satinée dorment dans l'anti-guerre et l'anti-bruit.

Pas la campagne !
La trace des anges dans le ciel.
Pas les arbres !
Le feu tournant des broussailles et des danseurs.
Pas les danses !
Les fées électriques qui gazouillent dans le chant des oiseaux.
Pas mes traces sur le petit coteau où s'érige le fouillis divin des jolies fougères !
La douceur des saisons que j'enlace dans les filets bleus du trampoline où l'enfant saute, ivre de rires et de sourires.
Pas l'oiseau, non pas l'oiseau !
Juste le petit baiser que je porte à ton cœur excité.
Détour par le Mexique.
Les coups de pistolets fusent et les « caramba » sont jetés en l'air dans les cris et les accords de guitares aux voix inextinguibles.
Le soleil chante et les sombreros courent pour le rejoindre.
Agaves d'enfer, cactus mélodieux.
Chant des fleurs et du soleil à l'unisson dans le ciel bleu !
« Caramba » et toutes ces chaleurs qui nous reviennent et nous atteignent en plein cœur.
Mouches virevoltantes, moustiques zigzagueurs et grains de beauté sur le visage des femmes à la peau tannée et en sueur dans la ruelle à coté d'un saloon du vieux Mexique !

Détour par le souvenir de la campagne.
Il y avait toujours une jolie pendule sur le mur de la cuisine.
Nous avions tous un arbre sous lequel nous allions, un banc où il faisait bon discuter dans les jours gris de l'ennui ou bleus de nos chaudes ardeurs.
La pensée était l'ennemi à abattre, la sauvagerie l'étoile à suivre à tout prix.
Les étoiles tournaient en torrides volutes et il n'existait personne d'autre que nous-mêmes pieds et poings liés à notre bêtise et à nos fugitifs bonheurs !
O ces terribles lueurs passagères qu'on tenait dans nos mains et qui étaient l'oubli de la jeunesse.

Ne jamais se lasser de notre métier.
Etreindre les répétitions corps et âmes.
Faire revivre en les ouvrant les étoiles-yeux silencieux ou peindre le triomphe de la mort.
Etreindre un amour âgé de mille ans.
A un beau chat ne succède t-il pas un autre chat aussi beau que le premier?
Variations hallucinées aux couleurs encore vives.
Répéter les illusions pour sombrer, enfarinés de rêves, dans les inconnus.
Et voir encore cette vague qui, dessinant ses superbes flots et sa belle écume, vient caresser le rivage toujours frais de nos pensées.

Je vais bâtir un empire sur tes côtes.
Dresser une cathédrale sur tes reins.
Pleurer sur les étoiles, me faire tout petit et m'asseoir dans tes courbes.
M'amuser et jouer sur la statue de mer de ton énorme corps dans laquelle j'aime à patauger.
Soupirer dans les blessures et les cris qui m'enivrent comme des feux que le vent fait grandir.
Et faire naître les rivages toujours neufs de ta chair.
Et m'évanouir en fondant en larmes.
Et pleurer sans honte sur tes épaules.
Et me redresser, ébahi, en écoutant tes rires.
Et surmonter les angoisses en faisant gonfler mon ventre et en respirant très fort !

Essaim noir d'abeilles dans les rochers et la pierre.
Désolation du python accroché à l'arbre.
Sereines blancheurs au matin mât et qui descendent en lambeaux dans un casque effarouché de jeune soldat.
Rêve de nuit, tortures disparues.
Ce sont des bleuets que je vois là dans la campagne, les bleuets du jour.
Enragé des torpeurs, diable lointain, où vont tes grimaces ?
« Au jour » répondit le bourreau.
« A l'anti-liberté, donc. »
Cercles de feux devenant fleurs.
« C'est plus beau comme ça, ange. »
Et les autres dès lors dormaient dans le venin et l'ardeur.

Lointain comme à l'eau prise, désertant dans les faux-fuyants et dans les esthétiques intérieures qui se libèrent loin des cœurs, un fluide vole jusqu'à la houle qui pique.
Les roseaux s'immolent et l'étang crie dans les fées qui germent sur les côtes.
« Océan seul, puis-je te voir ? Te caresser ? J'aspire à ta blanche clarté. »
Des harmonies divines tombent sur les niaiseries et les souvenirs décrépis.
Le futur semble en marche.
« Rive, viens me traverser, berce moi de souvenirs. »
Comme un lait maternel, la rive fit couler son eau à ma bouche.

Oh là ! Pas de courage chez ces gens sans deniers.
La rassurante églogue est dans le noir et elle y brille puisque ma couleur secrète y remonte.
J'affaisse le monde.
De dessous les rochers sortent les insectes.
« Je suis votre servant »
Et je levais ma tête où je vis d'autres insectes dans le ciel.
La nuit était claire en effet.
Nos organes gisaient là-haut qui se faisaient ruches et fourmilières.
Les insectes devinrent yeux d'enfants, et les étoiles aussi.
Et quand nous rigolions tous ensemble, les insectes attaquaient les hommes.

Creux des rêves, enfonçures des mots les plus vivifiants.
La poésie revêt ce soir des corps de femmes qui veulent caresser des joues d'enfants.
« Se servir d'eux plutôt, voulez-vous dire », me dit une voix.
En effet, les galets bleus volaient jusqu'au sable jaune.
Le pointillisme naissait dans ce sable et il était question d'une « après-midi à la Grande Jatte » et d'enfants trempant leurs pieds dans l'eau.
Enfants sages et bien vivants la nuit, diables agités le jour.

Et là, la confiance renaît.
Là, maintenant, en ce moment.
Des rives abandonnées sont assiégées par d'autres rives pleines d'entrain.
Des arbres esseulés sont rejoints par des fougères égayées de vins de nuit bus derrière les buissons.
Ma marche s'entiche d'une mer enivrée et festive, heureuse de mille feux.
Le ciel fait claquer ses cymbales.

La roche inaugure son concert, revêtu d'un chapeau noir de magicien.
Cavalcade des oiseaux qui paient leur entrée pour aller voir le cirque maritime qui s'annonce.
Cavalcade les lapins qui s'assoient dans l'herbe pour écouter le chant dans la forêt sombre.

Des bras m'atteignaient et me prenaient avec eux pour m'envoyer aux ardeurs d'un soir beau comme les astres.
Les sirènes de la nuit ?
Elles m'attendaient dans leur caverne où les bijoux brillaient, où le raisin et le vin coulaient.
Tous les enfants d'Afrique étaient déjà là.
Inutile de dire que je me sentais de trop.
Pourtant, on m'invita à bras ouverts.
Tout communiait.
Les langages se faisaient à la fois contes et mythologies.
Les enfants ne revêtaient-ils pas les sirènes en les parant de colliers chatoyants ?
Les sirènes ne nourrissaient-elles pas les petits noirs à la peau fraîche et au ventre bien nourri, dans ce pays ?
Et ce fut la vieille sorcière de la tribu qui me fit prendre place dans cette nouvelle famille où l'on célébrait la mer des sirènes, la corne de l'Afrique et ma mythologie d'une Europe nouvelle et complètement astrale.
Mythologie, contes avec les fées et les sirènes, famille d'Afrique, peut-on rêver une caverne plus solaire ?
Alors que Zeus et Apollon rugissaient en chants aux hauteurs étoilées, la sorcière créait son décor : une fumée envahissait l'endroit et des tribus dansaient rythmant la musique des dieux de la vieille Europe.
Un déluge de couleurs d'habits splendides et des robes portées par des femmes d'anciens harems roulaient dans la fumée, tandis que les sirènes étaient en manque de marins et désireuses de jouer des airs gais aux cordes de la harpe qui refermait la caverne.
Et derrière celle-ci, les fonds marins étaient paisibles, comme pour cacher l'ardeur secrète de la grotte aux merveilles.
Et un peu plus haut, la mer plate bordant la corne de l'Afrique avec les flots hurlant sûrement l'histoire humaine de ce continent.
Et un peu plus loin, la ville, le monde, le bruit puis plus rien.

La nuit sauvage et ses arbalètes qui pleuvent dans les faisceaux du volcan.
« Pourquoi as-tu écris ça ? » me demande une voix que je m'imagine et qui se plie à mes ordres.

« C'est obligatoire. Il y a des vendanges pour l'avenir comme des phrases pour chaque été. »
Je te vois parfois, Amour, dans le drap noir des nuits.
« Sérénité », me dis-tu.
« Pour nous, insouciances, rêveries, causeries de l'âme, danseuses enchanteresses, ânes rigolos, eaux rieuses, vergers fous et adorant les fruits si bons et si sucrés qu'ils ne mangent pourtant pas mais qu'ils nous donnent en tout cas à nous qui les recueillons dans notre bouche où on voit une autre nuit. »

Aux fleurs bleues qui s'annoncent, il est parfois des âmes seules et veuves qui soupirent dans la nuit.
Elles ne se rappellent de rien.
Derrière elles, l'immense mer. Devant elles, l'immense mer.
Au dessus d'elles, les cieux nocturnes aux étoiles dorées.
Il nous faut ramener de là-bas des voiles blanches et des drapeaux sereins.
Si la mer ajoute ses faits et gestes à l'astre, un accouplement folâtre en résultera.
Des gaietés peuplées de langueurs –

Mais je commence à vous sentir, grossièretés que j'aimerais éternelles, écrasements que je voudrais plus impérieux.

Je sens que ma torche vibre toujours dans le feu d'un inconnu plus destructeur et d'un futur plus paisible
(accouplement folâtre vous disais-je !).

Un hiver plutôt calme

MONDE

Des enfants rouges viennent s'abreuver au sein de leur mère.
Et un espace immense se dévoile, fleuri de tous côtés.
Au moyen de couteaux, les nuages de pierre s'enfoncent dans le décor.
Des briques s'empilent une à une pour ébaucher l'édifice et des torrents accouchés par la mer dévalent et détalent.
Tout grille aux cieux qui pleurent et s'agrandissent.
Ah ! La pointe de l'écume et des rages épaisses qui se posent en douceur sur la voûte.
Ah ! Le point au-dessus d'un « i » qui est en fait une montagne.
Voilà les pleurs joyeux qui officient religieusement avec leurs colonies d'hommes enturbannés et voilà une armée de saints à la voix saignante et criarde.

Posez vos pas, impérieux monstres !
Comme cette phrase philosophique que tu vas déclamant, arrête les rivages et ces monstres.
Relève les dans les chants lointains qui, tels des princesses, caressent nos pieds et nos larmes.
Des bagages pour s'enfuir
Un hamac enherbé et bercé entre deux rives et qui arrive d'ici, et qui part là-bas.
Les mers maintenant pleurent et les mères maintenant fécondent.
Des caresses langoureuses se renversent et s'affolent.
J'entends des cris et des échos silencieux qui font do, sol, do jusque tout là-haut.

Et j'entends les joies de l'enfance dans un trou où les nuages se cognent.
D'insoutenables secousses se projettent dans les nuits et font se rapprocher les hémisphères et les planètes.
Oui, la terre a mangé l'univers et la terre recommence ses adages.

Nouveaux principes, nouvelles maximes dans ce monde qui rééclot.
L'arbre va à nouveau verdoyer et le soleil de nouveau rougeoyer.
Les animaux naissent et les enfants naissent avec eux.
La louve allaite, la terre sécrète et chante de nouvelles lunes et de nouvelles étoiles.
La mer porte sa terre.
La mère pouponne son enfant.
Une fois n'est pas coutume !
La crasse semble avoir trouvé refuge dans des temps plus lointains (rires et sourires).

EAU

Pleure l'ennui,
Pleurent mes veines, fraîches et immondes.
Un taudis dans ma cervelle.
Et des toiles d'araignées dans les placards.
Tendres hémisphères, côtes et lunes.
Je ne fais plus qu'aboyer des mots.
Je suis écrivain petit, écrivain malsain.
Je hurle aux cavernes vides en toute tranquillité.

Pleure l'ennui,
Pleurent mes veines, la chanson d'une pensée libre et heureuse, joyeuse et multiple, féconde et sereine.
Enfin… une petite pensée ridicule pour mes maux !
Mon plaisir a disparu, mon bonheur est apparu.
Mais mes pensées sont sèches.
Pour un désert elles mendient (enfin si on veut)
Pour une brûlure elles quémandent (enfin si on veut)
Pour des moments de défaillances, des moments bienfaisants, elles implorent.
Me voilà mendiant, me voilà bien.

Sans doute peuvent tourner les éclairs dans les nuits.
Mais les éclairs se sont perdus et ont disparu dans la fumée.
Oui, vous pensez aux lymphes, au feu, à la neige et au soleil effrayé.
Mais tout ça n'est plus et la guérison est maintenant une offrande.
A quoi bon cracher ?

Pleure l'ennui,
Pleurent mes veines, toujours s'affaissant, encore s'amenuisant.
J'ai dit : oscillations parallèles (et j'en ris)
J'ai dit : les bergers et les moutons de laine (et j'en ris)

J'ai dit : rivières broyées par le tonnerre fendant les pierres (et j'en ris aussi).
Tout cela n'est plus.
Le temple a été bâti (voir plus haut)
Les arcades se sont chevauchées
Les glaces ont cessé de brûler
En effet, tout cela n'est plus ma solitude.

Dans ma solitude, il y a désormais des cousins et des amis, de vrais fruits et de belles couleurs.
Plus rien à refaire ni à corriger.

Pleure l'ennui,
Pleurent mes veines.
Les mouvements intérieurs, quoique encore présents, se sont amoindris et ils ont pris une bonne douche fraîche.
Et la poésie aujourd'hui, ce soir, dit :
« Que fais-tu dans l'ombre, dans cette obscurité ? »
Et le poète de lui répondre :
« J'étanche ma soif à la lumière d'une lampe joyeuse.
Je m'assagis dans la verdure des cheveux de la muse et de la femme
Bref, poésie, entends-moi : je me repose de mes ardeurs passées, celles de ma jeunesse tourmentée. »

JEUX

A côté de moi, des lueurs bleues et violettes.
Sont-ce des féeries ?
Des féeries tranquilles comme des reflets d'eaux ?
Paisible vie, on te demande parfois la rage fugace et rapide, furieuse et altière.
Paisible vie, on te demande parfois des mots tendres dont nous retenons les étincelles.

Ainsi, lorsque trois cents ans paraissaient trois petites secondes, il me semblait que je perdais pied et que mes pensées s'étaient subrepticement échappées de moi, riant et se moquant de mes gestes et de mes élans.
Mais hier soir, la nuit est descendue et ce matin elle est remontée. Le jour a été choyé et s'est envolé.
Je pensais à des gens titubant et rêvassant et aux marins qui venaient de loin, traînant avec eux des orages et des foudres perçant l'horizon flamboyant.
La campagne était liqueur à boire.
Les arbres fleurissaient.
La nature dans mon corps s'installait.
Les nuages me disaient bonjour et faisaient coucou aux oiseaux qu'ils effleuraient.
Les spasmes étaient proches et tout se faisait littérature et chant.
La musique avait droit de cité dans les embrasements et l'ivresse.
Elle seule a et aura toujours ce droit.
Et le printemps naissait dans les vergers et sous les tonnelles…

Je faisais des constructions dignes d'enfants jouant aux legos.
Des mers érigeant les écumes devenaient colonnes impériales.
Des fleurs douces poussaient même dans le noir.
Des minuits et des midis, des matins et des après-midi…qui torturaient le corps.
Je voyais des histoires bestiales dignes de la paléontologie.

Je côtoyais des dinosaures et des tyrannosaures.
J'étais acteur dans « Jurassic Park » où je me débattais avec les monstres du quaternaire.
J'étais archéologue aux cotés d'Indiana Jones et héros dans Star wars.
Et je m'amusais bien dans cet univers.
Et je m'amuse toujours dans cet univers.

D'autres constructions :
Je créais ma symphonie, symphonie des lumières.
J'apprenais mes symphonies, symphonie des musiques, et je les dirigeais.
Et je le fais toujours.
On ne change pas.
Que de bras secoués et tendus vers le ciel, vers mon ciel.
Que de secousses puissantes et de mouvements sages j'ai apprivoisé !
J'aimais les parallélépipèdes sans mesures, les cubes aux reliefs colorés et les cercles aux contours limpides.
J'aimais la géométrie broyée au cœur du poète.

POUBELLES ET FEERIES

De féeries en féeries.
Princesses, rois, saltimbanques et bergers.
Ils étaient mes amis…et le sont toujours.
On ne change pas.
On peut voir éclore les différences et les accepter.

De féeries en féeries.
Des montagnes s'avancent dans la nuit gelée et je me crispe dans ma chair.
Je m'enroule dans un vin tiède dont la bouteille éclate.
Un revers de miroir défait les étoiles qui naissent en plein jour.
La liberté m'emporte de-ci de-là.
Mais c'est toujours le même endroit qui chante-comme un temple de lumières.

De féeries en féeries.
Les collines se fracassent et se couchent dans la mer.
Ma pensée a fait « tilt. »
La nature m'a épousé et je vomis des villes.
En permanence, j'avale et je recrache une nourriture céleste, attirant le bruit et le chassant.
Les fées dansent et c'est charmant !
Des voiles de nuptialité se refont une santé dans la lumière des forêts païennes, car les églises sont mortes après aveu d'une décision individuelle.
Un acte de droit qui côtoie les astres…
Si le droit est magie, alors tout est magie et la baguette du magicien fait « gling » !

A l'horizon, je vois des avalanches.
Des étoiles éclatent et rejoignent les falaises avec lesquelles elles se confondent.

Les hommes marchent et entrent dans un puits de soleil.
Alors, tombant en mille miettes et dans d'infinis épanchements, des arbres bourgeonnent, fleurissent et émergent.
Ah ! Avril-mai, dorures de soies habillées à la couleur des blés.
Enfants pleins de prunelles et de yeux.
Mères joyeuses !

ACCEPTATION ET DENOUEMENT

Que s'arrachent les corps et les pensées en des martèlements répétés.
Que s'érigent les cimetières sur les vastes plaines d'Ukraine.
Que le froid éteigne la vie.
Que le chaud ravive.
Que la musique me berce et me flagelle doucement, comme le bébé qui crie.
Que les enfoirés se taisent.
Je mugirai et je gronderai dans les vallées qui pleureront les baves de cents volcans énervés.
Les dragons feuleront et la fumée s'évacue déjà par leurs naseaux.
Des marches avancent encore dans toutes les atroces démocraties.

Et puis derrière tout ça, derrière ce décor d'hommes gisant à terre, une espérance musicale et un poème joyeux à la Prévert :

Du lac où les enfants se sont couchés, il est sorti une montagne de rires, de fleurs, de chansons et de couleurs, ainsi que des danses de tous les idiomes qui s'offrent un fraternel baiser.
Tambours et claquements ont officié.
Les vergers en avant ont des contours de fruits en marbres et une odeur de légumes fumants cueillis par les vanneuses du blé et du vent.